



Accueil / Culture / Scènes



Critique

A Avignon, Nathalie Béasse anime maisons et objets

Article réservé aux abonnés

Petite communauté qui cherche ensemble l'unité, les acteurs de «Ceux-qui-vont-contre-le-vent» charment avec leur danse-théâtre surréaliste, riche en détournement d'objets.



Les comédiens de «ceux-qui-vont-contre-le-vent». (Nathalie Béasse)

par [Anne Diatkine](#)

publié le 12 juillet 2021 à 18h34

Méfions-nous de l'eau qui dort, des spectacles qui semblent légers comme une bulle, fluides et fugitifs comme un rêve, méfions-nous de *Ceux-qui-vont-contre-le-vent*, le dernier chapitre d'une œuvre de [Nathalie Béasse](#) qui en comporte déjà beaucoup, et qui n'est pas près de s'arrêter en si bon chemin. Pourquoi parler d'une seule œuvre, et non pas d'une constellation de spectacles différents, que les Parisiens ont découvert au Théâtre de la Bastille, les Clermontois, à la Comédie de Clermont, les Angevins, au Quai, et les Nazaréens au Théâtre-Scène nationale de Saint-Nazaire, maints théâtres, où Nathalie Béasse est ou fut artiste-associée ? Sans doute parce que les traces mnésiques que laissent les créations de l'indisciplinée créatrice angevine, à la fois scénographe, metteuse en scène, chorégraphe et costumière, ont tendance à se fondre, que son sillon est sans rupture, qu'il prend la forme de boucles ou de chemins de traverse.

ceux-qui-vont-contre-le-vent

revue de presse - Libération - 12 juillet 2021 (suite)

On y croise des motifs récurrents – le banquet, les vêtements, les danses en ligne –, des thématiques – le groupe et l'exclusion d'un membre, la chute et le rebondissement – une même gamme de couleurs – un peu éteintes –, ou encore un type de vêtements – indémodable mais pas à la mode. En bref, une substance que le public emporte avec lui et qu'il nomme «poésie». Mais cette poésie, comment la qualifier ? Que voit-on donc sur scène ? Pour en avoir le cœur net, on est retournée voir *ceux-qui-vont-contre-le-vent* – Nathalie Béasse récite les capitales dans ses titres – pour s'apercevoir que notre mémoire, ou la pièce, ou les acteurs-danseurs, ou les trois ensemble, nous avaient joué des tours, et que la fresque avait continué de se transformer à notre insu. Non, la mélancolie n'est pas l'humeur dominante de cette création qui sait être tonique et burlesque.



(Nathalie Béasse)

Mille saynètes mémorables

Elle commence dans un brouhaha, quelqu'un s'est perdu, on entend la tribu avant de les discerner, ils pourraient être des intrus ou des manifestants, ils se disputent, ils attendent «*quelque chose qui tombe du ciel*». Et des choses qui tombent du ciel – paquet de vêtements, bombardements de chaussures, fleurs qui se plantent comme des fléchettes –, il y aura tout le long de ce spectacle, beau de ne jamais chercher le spectaculaire, et cependant à l'aise et sans cesse surprenant sur le grand plateau en plein air du cloître des Carmes.

Entre mille saynètes mémorables, il y a notamment celle où l'une des sept interprètes se laisse tomber d'une table telle une poupée de chiffon sans cesse rebasculée dans d'autres bras, corps dégagé de toute volonté, et on l'envie. Qu'est-ce que ce doit être agréable de faire mine d'oublier toute contrainte musculaire et mentale, de faire absolument confiance à ceux qui retiennent la chute... Evidemment, cette chute sans cesse rattrapée est un peu plus qu'un jeu d'enfant et rapidement, une ébauche de chorégraphie naît des mouvements de bascules et de lutte contre la pesanteur. Mais elle résume ce que le spectacle attend de nous, spectateurs : une attention faite de semi-vigilance. Une faculté à ne pas chercher à comprendre, à interrompre toute logique narrative pour se laisser envahir par l'instant et l'engendrement des tableaux.

Oranges et pétanque

Nathalie Béasse joue avec les rituels les plus habituels : une grande nappe blanche comme une robe trop longue, un repas partagé, mais soudainement la nappe prend vie, elle est réfractaire, car un à un les convives disparaissent sous la table, laissant à sa solitude la maîtresse de maison. Bien plus tard, les interprètes calent un maximum d'oranges dans tous les creux de leur corps, entre les épaules et les oreilles, entre les bras et le torse, entre les genoux, et entre eux, paquet d'humains qui tentent de se déplacer sur une cale à roulette minuscule, sans faire tomber les oranges. Un jeu de pétanque s'improvise. L'unité rêvée du groupe et la dispersion des corps sont l'implicite ligne qui suspend les séquences.

Et puis, il y a les lettres que chaque interprète adresse au public. Des lettres emplies de mots quotidiens dont on n'est pas forcés de remarquer qu'elles sont signées par Flaubert ou Rilke. L'une prend une acuité particulière : il s'agit d'un texte de Marguerite Duras tiré de *la Vie matérielle*, sur l'envahissement du désordre et le risque de consacrer sa vie à l'archiver. De tous, c'est celui qu'on entend le mieux, peut-être parce qu'il résonne avec ce qui se coud sur scène, et sans doute, tous ces vieux vêtements pliés, dépliés, balayés, remisés, retrouvés, de nouveau en vie. Une image encore, marquante : un pas répété, qui devient danse, qui devient solo, qui devient claquette, porté par un acteur-danseur, Stéphane Imbert, à la légèreté et la grâce d'autant plus émouvante, qu'il n'est plus tout jeune et un peu enveloppé. Il touche à peine le sol.

***ceux-qui-vont-contre-le-vent* de Nathalie Béasse, jusqu'au 13 juillet au Cloître des Carmes à Avignon, puis en tournée dans toute la France.**